

XYZ. La revue de la nouvelle



Deux

Daniele Pieroni

Numéro 74, été 2003

Mémoire(s)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3655ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pieroni, D. (2003). Deux. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (74), 86–92.

Deux

Daniele Pieroni

Je n'aime pas les réveils. Bien que je persiste chaque matin à accomplir le même rituel, m'étirer, prendre deux ou trois bonnes respirations, faire chaque petit mouvement lentement, pas de sauts, pas de gestes brusques ; même disposé à affronter la toute première lumière avec sourire et bonne humeur, le moment présent demeure hostile, il est mal vu. Peut-être est-ce pour cela aussi que, le soir, voire la nuit, je tarde à me coucher, je voudrais continuer, ne jamais m'enfoncer dans le sommeil, non pas que cela me déplaise, mais pour ne pas devoir m'exciter et en sentir ensuite l'embarras, à commencer par celui-là dans l'antichambre du demi-sommeil, ces étourdissements sans anesthésie. Pour ne pas être inondée du jour, de sa clarté, déjà gravide d'encombrements, de devoirs, de problèmes.

Pour la même raison, je ne m'attarde pas trop, je préfère me lever, marcher, aller à la salle de bain, ouvrir les fenêtres, respirer l'air, le climat, sans moyen terme aucun, à pleins poumons. Mettant de côté au plus vite les mauvais rêves, les ennuis. Et essayant de ne pas regarder David, qui au contraire reste assoupi, indifférent, immunisé contre mes traumatismes matutinaux.

Son réveil survient ponctuellement après le mien, une demi-heure, quarante minutes. Durant ce laps de temps, je l'ai déjà dit, j'essaie de ne pas le regarder, mais je sens sa présence, son léger halètement, sa façon d'être différent de moi. Depuis des semaines (six ? sept ?), nous avons coupé tout contact et partageons la chambre à coucher pour dormir seulement, moi et mon peu d'heures, lui et son sommeil profond, infantile. Nous parlons peu ou ne parlons pas du tout, même le soir quand nous nous revoyons après le travail, après les éventuelles rencontres en soirée, désormais totalement indépendantes, et impliquant des gens et des lieux différents. Impossible que les choses aillent autrement. Notre vie commune, dévaluée au cours des mois passés, dès lors, a définitivement décliné derrière le couchant, a été com-

promise, devrais-je dire, « décliné derrière le couchant » étant une expression un tant soit peu mélodramatique, emphatique, colorée. Au contraire, le cadre qui nous regarde est plein de grisaille, austère, froidement résigné. Inutile de tenter de le dépeindre autrement : notre mariage est comme dévitalisé, laissé là sans défense, voire sans le souvenir du beau et du bien qui l'ont nourri.

Les amies m'exhortent depuis une mèche à faire quelque chose : « clarté », dit-on dans ces cas-là, et « nettoyage ». Je devrais donc parler sans hésiter, prier David de prendre ses affaires et de disparaître, de se trouver une maison à lui, d'en finir avec cette chose qu'elles, les amies, toujours, qualifient de ridicule comédie. C'en est peut-être une : moi je n'y vois rien de comique ou de grotesque, ni d'insoutenable. Elles me demandent continuellement : « Comment fais-tu pour résister, comment peux-tu encore cohabiter avec lui ? » Il suffit de ne pas le regarder, de ne pas l'entendre, ainsi je n'en sens pas l'encombrement et tout appel conjugal s'évanouit. Je ne m'aperçois ni même du corps mort de notre relation de couple, puisqu'il n'y a aucune agonie, théâtre, tribulations.

N'empêche que je voudrais le lit pour moi toute seule. Pouvoir compter sur la portion du drap qu'il occupe lorsque j'ai besoin de me retourner, de me placer de biais, de dormir en diagonale, ou d'accueillir Lala, la chatte, le matin, elle qui aime se pelotonner entre mes jambes. Avec David allergique, cette promiscuité féline ne m'est même plus permise.

Promiscuité : voilà un concept pertinent sur lequel je devrais me pencher si jamais cessait l'habitude de l'indifférence et si jamais je voulais en savoir plus sur ce qui a fait que l'on s'est choisi l'un l'autre puis mariés, sur ce qui est arrivé plus tard, il y a quelques mois, sur ce qui nous tient encore ensemble, malgré tout.

« Vous n'êtes pas fait de la même pâte », tançait déjà ma mère, « mélange si tu veux mais souviens-toi des *Affinités électives!* », comme si elle m'avait imprimé la table des éléments dans les parties génitales, comme si le cœur était un alambic ! Évidemment, je

me rendais compte que David ne me ressemblait en rien : caractère, aspect, habitudes, héritage. Ici s'ouvre l'éternel, le vertigineux dilemme à savoir si ce sont les opposés qui s'attirent, et non les semblables. Et puis j'ai toujours aimé les défis, les accointances ardues entre les choses et les gens. Oui, le fait que deux êtres si différents puissent se mélanger ne m'effrayait pas le moins du monde. Poussée par l'amour et une belle décharge d'hormones, qui ne succomberait pas au risque d'une formule chimique inusitée ?

Nous avons, au cours des ans, persisté dans cette charnelle *coincidentia oppositorum* (Ah, comme je trahis mes études philosophiques !), même lorsque nous n'étions plus tellement dissemblables et que l'un commençait à absorber les traits, spécialement les défauts, de l'autre. Sans doute est-ce arrivé à ce moment-là, quand nous sommes aperçus que nous étions moins distants, que nous commençons à moins nous plaire, à ne plus nous suffire, à désirer autre chose, une nouvelle diversité ; et pour cela, il fallait inclure une tierce personne, un élément qui vienne à nouveau brasser les cartes, un amant. C'est à ce moment-là que c'est arrivé, je disais, que la soupe a changé de goût, la recette n'a plus fonctionné et je me suis détachée à l'improviste, sans faire de scène de jalousie (puisqu'une amante, lui seul s'en est trouvée) ou de drame passionnel. J'ai accepté la nouvelle sans être bouleversée ou même trop dérangée, et j'ai entrepris une nouvelle existence, sourde à sa présence, jusqu'à ces aspects de lui que je trouvais irrésistibles, calmement autarcique — ma mère dirait « cyniquement imperméable ». Je n'ai pas eu à me forcer beaucoup, ce fut une simple reconnaissance résignée, le cadavre se trouvait là, sous mes yeux. Il ne restait plus qu'à l'enfermer dans une chambre froide, à la morgue. De toute manière, les problèmes sont apparus sur le plan logistique, comme bouger, se déplacer dans la maison, utiliser les mêmes services (au moins à ce qui a trait à la salle de bain, chacun ayant la sienne) avec cette insouciance, seule réponse possible à la déconvenue qui s'était confirmée. Si je repense à la première nuit, que nous avons passée enlacés, lui entre larmes et sanglots (la culpabilité pèse plus que n'importe quelle humiliation), moi, silencieuse et consolatrice, cela me semble tout juste

l'exception confirmant la règle, formule que j'aurais appliquée peu de temps après, l'équivalent d'un dernier repas ou d'une dernière cigarette fumée ensemble.

La promiscuité, eh oui, a plusieurs visages ou, devrais-je dire, plusieurs sauces! Même le fait de fouiller, à présent, ces événements et ceux qui les ont précédés entretient un rapport avec la saveur du mélange : qui aime mélanger, par la suite, aime fouiller! Quand il est question de revisiter le passé, même en y adaptant un peu les chapitres des souvenirs, moi, je ne me dérobe pas. J'ai un plaisir subtil à rouvrir l'album des choses en allées, sans doute y a-t-il une dose considérable de masochisme en moi, n'empêche que je n'y renonce pas, ne refoule pas, ne classe pas. Si j'avais un enfant, j'agiserais différemment. Je serais sans doute contrainte de regarder devant, de me projeter dans son avenir et je n'aurais ni le temps ni l'envie de creuser avec ma conscience. Toujours oiseuses ces hypothèses. Je sais bien que nous ne l'avons jamais vraiment désiré, bien que l'on y ait songé dans les meilleurs moments de candeur, dans l'intimité émue et magnanime qui suit les heures d'amour. Nous avons joué avec les noms, fait des pronostics, comme tous les « mon petit trésor » de cette terre, orgasme qui naturellement génère des rêveries de père et de mère.

Maintenant, notre indolence est perçue comme un mérite, un signe de clairvoyance : « Au moins, vous n'avez pas d'innocentes créatures sur les bras pour être témoins de ce fiasco! Ah, au moins une chance dans la malchance! » Je ne sais jamais quoi dire quand on me parle ainsi... Je n'ai aucune idée de ce qu'est la chance ou la malchance... À tout considérer, ce sont des mots sans signification, je n'y ai jamais cru. Je crois au mal, au bien, à ce qui se procure, s'inflige, s'offre en cadeau. Je ne crois pas aux boutades du hasard, aux intentions d'une petite boule tournant sur la roue d'un jeu, petit ou grand, visible ou invisible. « Tout va encore... », ai-je envie de formuler contrairement à ce qui se dit, pour se moquer, autour des tables vertes. Oui, on peut toujours rajouter quelque chose, ne serait-ce que pour sortir avec un brin de dignité de cette aventure tragique, pour ne pas pleurer sur soi-même. Et ne pas être condamné à un rôle de victime, de

malchanceux, allant jusqu'à trouver convenable, absurdement, de se montrer à l'humanité écrasé par le destin ! Ouf ! Quel ennui que la compassion !

Voici Lala, avec sa féline majesté... Elle, bien sûr, s'en balance de la compassion, sa seule pleurnicherie a trait à la bouffe et la question de la chance la fait sourire dans sa moustache, mieux, dans sa vibrisse !

— Viens, minou, viens que je te donne ta mixture matinale ! Et un peu de lait, hein, comme ça tu vas grandir forte d'ossature et... ben, au pis aller, tu me tiendras compagnie à la toilette de temps en temps !



Une autre journée, une autre entaille sur la carlingue du temps qui vole. Mais rien n'est plus pareil, aujourd'hui j'ai pris une décision. Je n'hésiterai pas, je ne reporterai pas à plus tard, j'affronterai David, la niaiserie de son rituel nocturne lassant et végétatif. Il a eu tout le temps de retarder, de goûter à un adieu définitif. Je lui en ai donné du temps... Je veux recommencer à regarder ce côté du lit, au petit matin. Le violer librement, seule ou avec d'autres, mais le violer, écraser le drap, en défaire le rebord. Me lever, m'étirer, respirer, mettre Mozart au maximum, me vêtir et me regarder dans le miroir, patronne de la chambre, jouant même un peu, avec quelque frivolité, pour me remonter, pour faire en sorte que mes journées, à partir de maintenant, commencent mieux, sans la copie manuscrite de l'indifférence ou *l'aplomb* de la domination.

Au bureau, j'ai révélé mes intentions à Edda. Je l'ai étonnée. Elle craignait que je laisse dormir, comme pour une hibernation, cette espèce d'exercice de tolérance.

« Oh, ma chère, je n'osais pas continuer à t'y pousser, au fond, je sais que tu n'en avais pas vraiment besoin, je te connais, tu es résolue, tu l'as toujours été. Ça me fait quand même du bien de savoir que tu changeras les choses, et vite. À ta place je n'aurais pas résisté... »

Je lui ai dit combien tout cela m'a peu coûté, les résolutions mûrissent, trouvent leur issue, leur nécessité. Je n'ai pas même eu à ruminer dans le noir, à lutter avec les heures, à me tourmenter ou à avaler l'attente. J'étais là, bien consciente de l'avoir tout près de moi encore, mais tout en reconnaissant cela, que mon homme glissait au loin, lentement mais sûrement. Le moment de l'ultime poussée est venu, mais le gros de la dissection, c'est lui-même qui l'a entrepris. Il devait le faire à mes côtés, lentement. Les vraies coupures ne procèdent pas comme des lambeaux de peau lancés aux pôles opposés. Le bistouri coupe subtilement ; se quitter pour de bon et une fois pour toutes est une véritable chirurgie.

Quand deux personnes ne peuvent devenir subitement tout un, de la même façon, on ne peut pas s'attendre à ce que chacun retourne ce « un » sans un minutieux et progressif détachement. J'ai fait cette confession à Edda : arrivés à ce point, il revenait aussi bien à David qu'à moi de faire le premier pas, de jeter la première pierre, de provoquer la première déchirure. Le navire tanguait, toujours par mer houleuse. Ensemble, nous ne faisons que vomir, un à la proue, l'autre à la poupe. Une fissure s'est ouverte, l'eau est entrée à bord. Lui, il a repéré une chaloupe avant moi, s'y est jeté, a commencé à ramer pour ne pas rester à l'abri de la coque qui, périlleusement, donnait de la bande. Il s'est cependant aperçu par la suite que le navire ne coulait pas à pic. Il a imaginé que j'aurais pu réparer la fissure. Il s'est arrêté ; il s'est peut-être repenti de son choix, quoiqu'il l'ait considéré comme un choix de survie, donc quelque chose de plutôt noble. Nostalgique, il est revenu en arrière, a demandé d'embarquer à nouveau. Et je le lui ai concédé. « Stationne, si tu veux, le navire ne coule pas », lui ai-je dit. Taisant toutefois qu'il s'agissait là, désormais, d'un vaisseau fantôme, de ceux dont rêvent les naufragés, ceux qui n'arrivent pas à trouver sommeil.

J'ai dressé la table, préparé un bon repas, débouché une vieille bouteille. Ce soir, nous mangerons ensemble pour la dernière fois et nous boirons. J'ai fait à Edda l'économie du dernier acte : inutile de lui révéler l'étiquette du vin. David s'assoira,

surpris, mais mangera, et boira. Tandis que je déplacerai Lala dans le séjour, lui, sur le balcon, il se penchera avec son dernier verre, suspendu dans le vide, goûtant la dernière gorgée, exactement comme nous faisons d'habitude avec le dernier résidu de sommeil. Il se demandera pourquoi cette cérémonie, il craindra de devoir encore se disculper ou s'excuser, comme il le fit le premier soir quand il opta pour la chaloupe, et, sous ce poids, le poids d'un premier saut dans le noir, il se baissera, les bras appuyés à la balustrade, tellement basse pour lui, si grand. Il posera une main sur son front, fermera les yeux : il sent l'inutilité du cérémonial, deux n'est plus deux, un est presque un à nouveau, les tissus sont coupés, le bistouri est parvenu au dernier lambeau de peau, seule une autre petite poussée suffit, un poignet qui plie, une main, deux, qui décident un autre — le dernier — saut dans le noir.

Au petit matin, j'aurai la lumière pour moi, l'espace, Lala sur le lit, et aucun reste laissé dans la nuit.

Traduit de l'italien par Francis Catalano